

XYZ. La revue de la nouvelle

En ce jour infranchissable

Morgan Le Thiec



Number 96, Winter 2008

Noël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2805ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Le Thiec, M. (2008). En ce jour infranchissable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (96), 42–44.

En ce jour infranchissable Morgan Le Thiec

TU BLAGUES, tu fais le clown, tu t'emmêles, tu glisses, tu tombes et tu te mets à pleurer. Veille de Noël, à Montréal... Je ne sais pas très bien où tu as mal, même si je m'en doute un peu. Je te prends la main alors que les passants nous observent rue Saint-Denis. Tu me rejettes. Tu te relèves comme tu peux et puis tu me cries que tu n'en peux plus. C'est la neige, la couche de verglas sous la neige, le bitume sous le verglas, cette terre sous le bitume qui n'est pas la tienne. C'est l'hiver, le vent, le froid, l'été et son humidité, c'est Montréal, cette lessiveuse climatique, cette entité mystérieuse qui te mâche et te recrache toujours comme un corps étranger. Ces contrats sans horizon, le prix des maisons qui s'envole, ces condos subdivisés pour loger un peuple de célibataires. Cet enfant que tu veux maintenant et pas demain.

J'attends que ça passe, je te tiens simplement le bras pour t'empêcher de tomber de nouveau, pour t'empêcher de me quitter comme tu menaces de le faire régulièrement. Je me dis qu'il faut que je trouve d'autres charges de cours, qu'il faut que j'essaie de trouver une place dans un cégep, que j'arrive à publier enfin cette étude sur Modiano. Chaque année, depuis trois ans, c'est la même chose. Il y a ces dates douloureuses à franchir, ces forêts qui poussent en quelques minutes dans nos têtes, ces petits cailloux blancs qu'il faut tenir serrés au creux de nos mains pour trouver le chemin. Je t'entraîne finalement sur Prince-Arthur où aucune voiture ne peut venir percuter tes états d'âme. Tu m'échappes encore. Tu fais quelques pas devant moi. Tu me dis que ce n'est pas toi, ici. Tu me parles de ton enfance, des grandes tablées familiales et de ton grand-père maternel. Tu associes comme tu peux des mots, des images et des odeurs pour me faire comprendre ce que tu ressens. Tu recouds, avec des pièces forcément disparates, un patchwork d'enfance, la petite fille blonde que tu étais. La poupée sans chagrin qui habitait à un kilomètre à vol d'oiseau de la maison de ses grands-parents paternels et à quinze kilomètres à vol d'oiseau de la

maison de ses grands-parents maternels. Quinze kilomètres précisément. Et ces Noël's que tu vivais ainsi, à vol d'oiseau. Ces Noël's qui avaient un sens parce que tu pouvais, ces nuits d'enfance entre toutes, aller et venir dans le ciel, sans passeport et sans le sou. Tu me tournes le dos de nouveau et tu continues d'avancer rue Prince-Arthur. Je connais cette rue par cœur, je l'emprunte chaque jour pour aller au travail. J'appréhende le moment où tu traverseras Saint-Laurent parce que ce croisement-là semble concentrer tous les courants d'air du monde.

C'est chaque année la même chose mais, cette fois-ci, j'ai prévu une parade. Tant pis pour la résidence permanente, la baie James que l'on n'a jamais vue. Tant pis pour la terrasse Dufferin et ce sentiment troublant que j'ai eu le long de cette promenade, la première fois, le sentiment que ce fleuve m'attendait depuis toujours. Il faut être patient, accepter cette période de flottement et de deuil, accepter de lâcher prise, sans savoir ce qui nous attend. Je voudrais te dire quelques mots de Claudel, mais tu vas me répondre que tu en as assez de mes références intellectuelles et que les livres n'ont jamais appris à survivre. Je crois le contraire, j'en ai besoin, depuis toujours. Saint-Laurent n'est plus très loin et j'ai peur que tu me quittes. Je ne suis plus autonome depuis longtemps. Toi non plus. Alors je te suis, je ne peux que te suivre. C'est chaque année la même chose, ces dates à franchir, dans la douleur. Je me dis que tu as raison, ce n'est plus possible. Noël est infranchissable. Ton enfance, trop belle pour être honnête, que tu me jettes au visage et la mienne que je tais. Qui fait que je suis ici aujourd'hui sans doute. Moi, l'enfant unique, l'enfant absolu. Parce qu'on s'exile aussi pour des raisons d'enfance.

Nous arrivons sur Saint-Laurent et je vois tes longs cheveux se soulever doucement dans le vent du soir. Au croisement de ces deux rues, la peur m'agrippe le ventre. Je me dis que c'est ici, à cet endroit exact de la ville, que naissent les grands courants aériens du retour. C'est ici que les oiseaux blonds prennent leur envol, le soir de Noël, les ailes lourdes de mélancolie. Tu as tellement maigri depuis que nous sommes arrivés ici. Tu as tellement pleuré. Dans la peur de te perdre, je me persuade que, tout ce temps, tu n'as fait que préparer

ton corps aux exigences de ce voyage-là. Et tes cheveux s'envolent déjà en longues volutes blondes. Mais j'ai trouvé la parade, celle qui fera que tu ne me quitteras jamais. Je sors de la poche de mon manteau les deux billets d'avion. Allers simples. Paris. Et je te souhaite un joyeux Noël, mon amour. Tant pis pour la baie James, la terrasse Dufferin, et ce fleuve qui m'attendait depuis toujours. J'aurais simplement aimé savoir, ce soir plutôt qu'un autre, pourquoi tu es partie, toi, pour quelle raison d'enfance...

Tu regardes attentivement les deux billets tandis que ta chevelure s'apaise doucement autour de ton visage. Oui, ce sont des billets ouverts. Oui, nous rentrons quand tu veux. À vol d'oiseau. Alors, tu glisses les billets dans une poche intérieure de ton manteau et tu as cette parole étrange : « Il ne faut pas prendre de décision sur un coup de tête. Il ne faut pas prendre de décision un soir de Noël, loin de tout. »

Tu ne m'en avais jamais parlé mais parfois, la nuit, quand tu n'arrives plus à dormir et que tu songes à tout ce chemin derrière nous, à tout ce chemin qui nous reste, il t'arrive d'avoir le sentiment confus que quelque chose, quelqu'un, nous attend ici. Il t'arrive d'avoir peur et il t'arrive d'espérer. Il t'arrive de penser que nous ne sommes pas tout à fait perdus. Nous ne sommes pas ici par hasard. Au croisement de Prince-Arthur et de Saint-Laurent, nous ouvrons alors largement nos mains pour compter les pierres, cailloux blancs et cailloux noirs mêlés, nos raisons d'être ici et de continuer. Deux enfants qui se connaissent par le cœur et qui comptent et recomptent de mystérieux trésors blottis au creux de leurs paumes.